

LES OISEAUX D'ARABIE : LE DÉRACINEMENT

Flavien Poncet | 3 décembre 2013 | [en salle](#)

les oiseaux d'Arabie fragments d'une correspondance

Après [Shortbus](#), en partenariat avec [MUBI](#), Zinzolin vous livre une nouvelle introduction critique à un film sélectionné pour l'occasion. Aujourd'hui, MUBI diffuse [Les Oiseaux d'Arabie](#) de David Yon.



Éloge de la terre

On s'entretient devant les films éveillés. On se relève de son indolence bénigne pour aviver sa conscience. On réserve son attention pour faire vivre le sens de l'œuvre afin qu'elle dresse un sentiment en nous. *Les Oiseaux d'Arabie* (2009) de David Yon est de ceux-là, orchestrant un récitatif tavelé du claquement d'un brasier, d'un vent qui flûte ou d'une terre safran qui rougeoit. Cette partition, écrite par les éléments, chante la beauté d'une amitié tressée dans un échange épistolaire. En 1941, tandis que la jeune philosophe Simone Weil est engagée dans la résistance à Marseille, elle écrit, sur les conseils d'un ami, à Antonio Atarès, jeune anarchiste espagnol interné depuis 1939 au camp du Vernet d'Ariège, dans les Pyrénées. Inconnus l'un à l'autre, ils vont faire circuler des mots dans une Europe étreinte par ses frontières.

La voix alanguie de Lou Castel, accidentée par sa prononciation étrangère, prête aux mots de Simone Weil une tonalité différente, détachée du mimétisme. À la jeune juive s'additionne le vieil italien, dans une équation qui n'ôte rien à la première mais l'enrichit d'un nouvel écho. La personne Weil est déplacée pour migrer dans la voix Castel. David Yon décuple ses élans d'exode, soustrayant un élément d'une de ses natures pour le cultiver ailleurs, sous d'autres occurrences. Dans ce mouvement, beaucoup de plans s'accompagnent de sons temporisés. D'abord pour ne pas

tricher avec la substance des images d'archive – nombreuses. Et comme si, dans cette exploration par l'intime d'un champ de l'Histoire, la dissonance était un rythme nécessaire pour mieux l'éprouver. En résulte, par là, notre position de spectateur, séché hors du bain de leur présent pour mieux en saisir le tumulte et les grâces.

L'intention esthétique du cinéaste se traduit aussi par ces écarts. Issu d'une filiation qui s'amorcerait chez Huillet/Straub et qui se cristalliserait chez Jean-Claude Rousseau, David Yon est de cette famille de cinéastes qui neutralisent la désinvolture de l'artifice cinématographique. Les désaxements doux entre images et sons contrecarrent l'illusion d'un cinéma comme duplicata du réel pour ne garder que l'intelligence des sensations et le plaisir de la spiritualité. « *Elle comme moi nous étions de grands admirateurs de la beauté spirituelle car nous considérons que seule cette beauté peut adoucir la société face au chaos dans laquelle elle se trouve.* » écrit Antonio Atarès en 1951 de Buenos Aires. Le cinéaste les rejoint. Du concret des traces laissées par la déportation d'Atarès, des alliances dérégées du visible et de l'audible et des lettres envoyées par Weil, Yon élève le film aux horizons de l'esprit.



Les Oiseaux d'Arabie trace un voyage en vol plané, défilant d'une station à une autre, d'un territoire vers d'autres lieux. Comme Atarès qui a été déporté par le gouvernement de Vichy d'Ariège à Djelfa en Algérie avant de s'enfuir en Argentine, la mise en scène documentaire de Yon bat entre différents corps : la sincérité de la terre d'Algérie et le mystère des poèmes de Max Aub lus en catalan, l'impondérable du réel en 2009 à Djelfa et l'empreinte griffée des photos de prisonniers espagnols en 1941. Le passé et le présent, le noir et blanc super-8 et les couleurs numériques sont deux pôles entre lesquels musarde cet ode à la mémoire. À l'image de ces oiseaux qui apparaissent au début et qui sillonnent l'azur du ciel d'une fuite noire, les figures de résistance présentées sont des éclats agités entre-deux, rodant dans l'interstice d'une nouvelle échappée.

Les nombreuses portes à demi ouvertes ou fenêtres dissimulées par un rideau font signes pour étancher cette soif de liberté, tant souhaitée par Weil à Atarès. Les visages des enfants algériens, sur lesquels le film s'ouvre et vers lesquels il revient souvent avec une attention inspirée, donnent aussi une représentation simple et puissante de l'espérance. La beauté principale, discrète et humble, du film se trouve dans cette foi citoyenne, sans dogme, envers la faculté humaniste de consacrer sa résistance à la libération d'autrui. Rien d'autre n'est dit dans les mots intimes de Weil qui, en pleine action à Marseille en 41-42, prend le temps d'écrire à cet étranger anarchiste, détenu en Algérie. Pas davantage dans les plans et le montage de Yon pour témoigner combien cet épanchement sobre sur leur mémoire est un rappel pour le XXIème siècle.